



HAL
open science

Ia ora na, Loti! Le polynésien dans Le Mariage de Loti : d'une langue habitable à une existence vivable.

Eric Hendrycks

► To cite this version:

Eric Hendrycks. Ia ora na, Loti! Le polynésien dans Le Mariage de Loti : d'une langue habitable à une existence vivable.. Les illusions de l'autonymie. La parole rapportée de l'Autre dans la littérature., 2019. hal-02862439

HAL Id: hal-02862439

<https://hal.science/hal-02862439>

Submitted on 17 Jun 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

*Ia ora na, Loti !***Le polynésien dans *Le Mariage de Loti* : d'une langue habitable à une existence vivable.****Eric Hendrycks**

E hari te fau
 E toro te faaro
 E nau te taata¹.

Epigraphe du bout du monde. Diction de l'ailleurs.

J'ose me présenter à toi comme l'Autre. Je me défais d'une identité que la langue dite « maternelle » s'est efforcée de construire. Je me situe dans cette chambre d'écho qui abrite ma double naissance.

Diction. *Dictus*. La chose est dite. D'emblée.

Le geste est magnifique, la posture capitale.

En 1879, Julien Viaud, jeune auteur de vingt-neuf ans, n'a pour l'instant à offrir que la transparence de son identité. C'est sans-nom qu'il a souhaité faire son entrée dans le monde littéraire avec *Aziyadé*, paru un an plus tôt. L'anonymat est toujours de mise avec *Le Mariage de Loti*. L'insaisissable auteur prend même plaisir à écrire sur la couverture de ce deuxième roman : « Par l'auteur d'*Aziyadé* ».

Cette spectralité identitaire est une invitation à chercher l'auteur, chercher l'autre. Il nous faut donc chercher la langue. Le polynésien, figurons-nous. Par un phénomène réciproque, cette langue orale prend corps sous la plume du jeune homme tandis que la figure de celui-ci est révélée, presque au sens photographique. *Impressionné* par la langue polynésienne, une image latente de l'auteur se donne à voir, qu'il s'agira ensuite de révéler, puis de fixer, comme lui-même sera l'un des tout premiers révélateurs, par ses magnifiques dessins, de la Polynésie².

Phantasme d'être polynésien, phantasme d'un être-ailleurs. Désormais il s'agira d'habiter ce territoire de l'ailleurs, d'habiter cette langue.

¹ LOTI, Pierre, *Le Mariage de Loti*, Garnier Flammarion, Paris, 1991, p.45.

² Voir à ce sujet le magnifique ouvrage d'Alain Quella-Villéger et Bruno Vercier, *Pierre Loti dessinateur, une œuvre au long cours*, Bleu autour, collection « D'un regard à l'autre », 2010.

Il n'est donc pas anodin que le récit, qui a pour protagoniste un jeune marin anglais dénommé Harry Grant, s'ouvre sur ces mots : « Loti fut baptisé le 25 janvier 1872, à l'âge de vingt-deux ans et onze jours ³ ». « Loti fut baptisé ... » La scène décrite, dans un jeu de confusion entre réalité et fiction, dit la perte du nom et la conquête d'une langue. Julien Viaud, ou Harry Grant, son double romanesque, ne meurt pas à lui-même pour renaître autre. En réalité, par le baptême tahitien lui sont données les conditions d'accès à l'autre, à l'autre en lui. La clef de cette quête de soi serait peut-être ainsi le prénom tahitien qui lui est donné.

Après avoir inutilement essayé de prononcer le nom **barbare** d'Harry Grant, dont les sons durs révoltaient leurs gosiers maoris, les trois Tahitiennes, couronnées de fleurs naturelles et vêtues de mousseline rose, à traînes, décidèrent de le désigner par le mot Loti, qui est un nom de fleur . [...] Harry Grant n'exista plus en Océanie⁴.

La scène se passe « sur l'autre face de la boule terrestre », comme l'écrit l'auteur. Il est donc normal que le rapport à l'autre soit inversé, que cette *terra australis incognita* fasse contrepoids. Le Barbare n'est plus celui qu'on croit, et comme la bouche goûte le mot avant que l'oreille ne s'en satisfasse, il faut réduire la fracture de la langue, entendons : harmoniser le passage de la langue de l'autre à la langue maternelle. C'est probablement une des explications à donner à l'origine du mot polynésien « Loti ».

Donc polynésien, « Loti » ? à tout dire, pas vraiment. Il s'en faut d'une lettre, cette consonne, « L », qui n'existe pas en langue maorie. La véritable désignation polynésienne, elle, peut faire sourire les continentaux. Imaginez : le voyage est fantasmé depuis une quinzaine d'années, motivé par les dires du grand frère Gustave, dieu vivant dont il faut suivre les traces et dont il s'agit en plus de rétablir l'honneur. Le jeune marin charentais débarque enfin sur l'île rêvée et la Princesse Ariitea en personne le nomme... « Roti ». Si la sémantique tahitienne du mot renvoie effectivement à la rose, ce qui ne pouvait que plaire à cet amateur de fragrances, la destinée de l'ouvrage et de son auteur passeraient par le vieux continent, le jeune homme le savait bien. « Roti » écrivain... l'affaire commençait à sentir le roussi. Un peu de nez, un peu d'oreille, et le « r » roulé est déformé, transformé. Couper court au nom.

³ LOTI, Pierre, *Le Mariage de Loti*, *op.cit.*, p.49.

⁴ *Ibid.*, p.50.

Poser sa tête sur la table et choisir de s'abîmer, comme le frère mort en mer⁵, dans une autre liquide.

Ainsi « Loti » n'est pas proprement polynésien. Peu importe. Et même tant mieux ! La dérive des langues et l'écriture du mot marquent l'appropriation de la langue de l'autre. La vérité de l'auteur, s'il y en a une, serait dans ce bref espace de désignation, cette dissonance constitutive de son être-ailleurs . « Je n'ai qu'une langue et ce n'est pas la mienne » ⁶ écrivait Derrida.

A partir de cette épigraphe polynésienne, Julien Viaud se double de Pierre Loti. Loti habite Viaud, l'affaire est entendue⁷. Mais qu'en est-il de l'usage abondant de la langue maorie dans la suite du roman ? Comment décrypter la relation de voisinage instaurée par cette langue double ?

Le jeune héros romanesque, Harry Grant, que nous pouvons appeler « Loti » dorénavant, montre très rapidement, au bout de quelques pages, la volonté « d'apprendre la langue maorie »⁸. Le jeu de séduction avec le lectorat français, friand alors des choses exotiques, n'explique pas tout. Le choix est très certainement, chez un auteur qui n'adhère pas au mouvement colonialiste français, porteur d'un sens profond. C'est donc un paradoxe culturel, au sens étymologique du terme, qui nous est proposé. Non seulement j'écris un roman exotique qui ne vante pas les pseudo-mérites du colonialisme, mais aussi je choisis d'utiliser la langue du peuple que je décris. L'identité britannique du marin, balayée dès la première page avec le baptême polynésien, est définitivement mise à mal avec la conquête, le dressage de la langue inconnue, la langue « sauvage », la langue « barbare ».

Ainsi, au-delà de l'incipit, l'appropriation de la langue tahitienne est donnée comme une préoccupation majeure. Loti personnage, comme Julien Viaud romancier, acquiert pour cela le dictionnaire des frères Picpus, édité en 1861. C'est une révélation pour Loti.

Ce fut ce livre qui le premier m'ouvrit sur la Polynésie d'étranges perspectives, - tout un champ inexploré de rêveries et d'études. Tout d'abord je fus frappé de la grande quantité des mots mystiques de la vieille religion maorie, -et puis de ces mots tristes, effrayants, intraduisibles, -qui expriment là-bas les terreurs vagues de

⁵ Gustave Viaud est un chirurgien de la Marine française. De quatorze ans l'aîné de Julien, il mourra en mer en 1865, à l'âge de vingt-huit ans. Son corps sera immergé au large du Sri Lanka.

⁶ DERRIDA, Jacques, *Le Monolinguisme de l'autre*, Galilée, 1996, p.15.

⁷ Pierre Loti s'était même fait faire un cachet sur lequel figurent, étroitement entremêlées, les doubles initiales : JV/PL.

⁸ LOTI, Pierre, *Le Mariage de Loti*, *op.cit.*, p.65.

la nuit, - les bruits mystérieux de la nature, les rêves à peine saisissables de l'imagination...⁹

Juste au-dessous de ce passage une liste de quarante-trois mots, sous forme de glossaire. Le vocable polynésien, mis en italique, démarre chaque ligne, et son sens est donné juste à côté. Ce premier contact est important non seulement d'un point de vue quantitatif mais aussi de par les domaines évoqués : la première moitié de la liste concerne directement le monde des esprits, les croyances polynésiennes, comme *TahuTahu* qui signifie le sorcier, *Ihohoa* : les revenants, *Tii* : esprit malfaisant, tandis que l'autre moitié évoque les éléments de la nature, qui ont de toute manière partie liée avec le monde des esprits ou les préoccupations morales des individus dans la culture polynésienne. Ainsi *Ruma-Ruma* signifie à la fois ténèbres et tristesse, *Oniania* la brise qui se lève et le vertige physique, *Nupa Nupa*, l'obscurité et l'agitation morale...

Cette modalité d'insertion, qui somme toute fait penser à un simple dictionnaire, ne se répètera pas dans la suite du roman, comme si le premier contact établi avec la langue de l'Autre impliquait une certaine mise à distance, qui n'avait plus lieu d'être par la suite.

En effet, les autres procédés d'insertion sont très révélateurs d'une intériorisation progressive de la langue de l'Autre. Nous pouvons en relever au moins trois différents et surtout observer leur évolution au fil des pages :

- premièrement, l'insertion directe d'un substantif tahitien dans la phrase narrative, celui-ci étant désigné par l'italique et traduit immédiatement, parfois par une périphrase. Par exemple : « Elle allumait une gerbe de branches et faisait cuire dans la terre deux *maiorés*, fruits de l'arbre-à-pain, qui composaient le repas de la famille [...]...¹⁰ », ou encore : « Loti, qui s'habillait comme un Tahitien et parlait son langage, demeurait pour elle un *paoupa*, - c'est-à-dire un de ces hommes venus des pays fantastiques de par-delà les grandes mers¹¹ ».

Ce procédé est fréquent en début de roman et prend directement la relève du glossaire que nous venons d'évoquer.

Notons toutefois deux variantes : la traduction est parfois antéposée, aussi bien dans la narration que dans le dialogue : « Mais la terre britannique (*te fenua piritania*) est loin de la

⁹ *Ibid.*, p.65.

¹⁰ LOTI, Pierre, *Le Mariage de Loti*, *op.cit.*, p.83

¹¹ *Ibid.*, p.90.

Polynésie¹² », ou encore : « Ô Loti mon aimé (*e Loti, ta u here*)¹³ », ce qui pourrait laisser penser que ces occurrences accordent une place moins importante à la langue tahitienne, puisque celle-ci arrive en second lieu.

Deuxième variante : la traduction française est donnée après le mot polynésien, mais cette fois-ci entre parenthèses et non plus insérée à la phrase. Par exemple : « Il y avait là plusieurs jeunes filles couronnées de fleurs, qui étaient venues des cases voisines pour voir le *paoupa* (l'étranger) [...] ¹⁴ ».

Cette fois-ci nous avons le sentiment que la traduction devient secondaire, presque facultative, et que l'acculturation est en train de se faire.

- Deuxième procédé : le mot polynésien est incorporé au texte français, narration ou dialogue, sans que la traduction ne soit donnée. C'est en général le cas pour les mots qui ont déjà bénéficié de la première modalité, c'est à dire qui ont déjà été traduits dans un passage précédent. « Dans toutes les îles habitées par les Maoris, les *maraé* se retrouvent sur les plages ¹⁵ ».

La traduction de « *maraé* » : « sépultures des chefs d'autrefois » avait été donnée quelques pages auparavant.

Plus rarement, le terme tahitien n'est ni traduit, ni même glosé. Si le contexte permet de deviner avec plus ou moins de réussite le sens du mot, il en ressort que l'appropriation, ou l'illusion de l'appropriation, se veut plus efficace. « Le chef des *mutoï* du palais avait été chargé de lui porter l'ordre ¹⁶ ». Ou encore « Tiahoui, qui était en visite à Papeete, était descendue chez nous avec deux autres jeunes femmes de ses *fetii* de Papéuriri ¹⁷ ».

- Enfin, pour le troisième procédé, nous constatons qu'au fil des pages les caractères italiques cèdent la place aux caractères droits, annihilant par la même occasion une différence de posture. « Rarahu mit sa plus belle tapa de mousseline blanche, plaça des gardénias dans ses cheveux dénoués, et nous sortîmes de chez nous ¹⁸ ».

¹² *Ibid.*, p.202.

¹³ *Ibid.*, p.135.

¹⁴ *Ibid.*, p.191.

¹⁵ LOTI, Pierre, *Le Mariage de Loti*, *op.cit.*, p.100.

¹⁶ *Ibid.*, p.156

¹⁷ *Ibid.*, p.154

¹⁸ *Ibid.*, p.117

Ce choix typographique particulier s'applique tout d'abord, quantitativement, à certaines occurrences de mots polynésiens non traduits, gommant ainsi encore un peu plus la diglossie¹⁹. Ce *dressage*²⁰ progressif est hautement révélateur de l'inscription de soi dans la langue de l'Autre.

Si le premier glossaire répertoriait un lexique lié, disons pour faire simple, à la « spiritualité » du peuple polynésien, qu'en-est-il des termes qui bénéficient des trois modalités que nous venons d'évoquer ?

Tout d'abord les grands domaines fondamentaux de la vie polynésienne sont très largement représentés : celui de la Nature (fleurs, fruits, plantes, océan et autres éléments naturels), celui des arts, comme le chant, la danse, la sculpture ou le tatouage, et enfin celui de la vie quotidienne (lieux, habitats, relations familiales et sociales), comme si Loti donnait à vivre à son lecteur sa propre découverte du pays au travers de mots clefs, clefs d'un mode de vie très différent et très codifié. A ces champs lexicaux s'ajoutent tous les éléments phatiques de la langue, les termes d'accueil, de bienvenue (*Ia ora na* : salut), les injonctions (mamou : silence ; haere mai : viens ici), les encouragements (*mea maitai* : c'est bien), qui sont autant d'indices du discours vivant, de l'échange élémentaire, de la communication première.

D'ailleurs c'est par l'une de ces expressions phatiques que la reconnaissance de l'autre s'établit, que l'appartenance commune est signalée, même après le retour de Polynésie, un soir, dans la brume londonienne. Emblème récurrent du passé, signe de reconnaissance de l'Autre, mais surtout de soi.

Londres, 20 février 1875.

Je passais à neuf heures du soir dans Regent Street. – La nuit était froide et brumeuse ; des milliers de becs de gaz éclairaient la fourmilière humaine, la foule noire et mouillée.

Derrière moi une voix cria : *Ia ora na, Loti !*

Je me retournai bien surpris, et reconnus mon ami Georges T., - celui que les Tahitiens appelaient Tatehau, et que j'avais laissé à Papeete, où il avait résolu de finir ses jours.²¹

¹⁹ Précisons qu'il faut se méfier de certaines éditions du XX et XXIème siècles qui ont cru bon d'appliquer l'italique sur un certain nombre de mots polynésiens dans l'œuvre de Loti.

²⁰ Terme emprunté à Derrida dans *Le monolinguisme de l'autre*.

²¹ LOTI, Pierre, *Le Mariage de Loti*, op.cit., p.221.

Le salut tahitien est la marque, pour ainsi dire le tatouage, *tatau*, de l'expérience de l'ailleurs. C'est un signe de reconnaissance de l'autre mais surtout de soi.

Que nous révèlent alors ces différentes techniques ? Rendent-elles compte d'une authenticité à la langue de l'Autre ?

Ce rapide aperçu semble accorder à la langue tahitienne une place de choix dans la démarche littéraire et personnelle de l'auteur, qui va bien au-delà d'une simple coloration exotique. De cette façon, la langue tahitienne devient réellement objet du roman pour dévoiler une réalité autre. La convention littéraire associée à l'exotisme s'estompe dans une démarche plus profonde de restitution d'un univers que le lecteur s'approprie peu à peu. Le tahitien n'est plus, au fil des pages, une langue étrangère et perd sa coloration ornementale. L'exotisme est passé au second plan, a cessé de faire diversion. La langue de l'autre est devenue conquérante, s'emparant de Loti et du lecteur.

De plus la langue tahitienne est également au cœur de ce qui fait la substance apparente du roman, à savoir l'intrigue amoureuse. Sentiment amoureux dont les chants et les lettres de Rarahu se font l'écho, d'abord par de timides incursions dans le texte, puis pour devenir dans la 4^e et dernière partie du roman, le texte lui-même, divisé en deux colonnes, le tahitien et en face sa traduction française. Ces lettres d'amour sont révélatrices d'une véritable sensibilité, d'une profondeur d'âme et de réflexion qui contredisent les innombrables qualificatifs dévalorisants dont la toute jeune femme (elle a quinze ans) s'est vue affublée tout au long du roman...

La jeune Rarahu devient très rapidement sa maîtresse tahitienne et sa maîtresse pour l'apprentissage de la langue polynésienne. Mais au mieux le jeune marin anglais découvre-t-il auprès d'elle le fond primitif de sa propre nature, déjà si compliquée. Il apprend à aimer auprès de son exotique compagne la joie profonde que procure la contemplation des paysages, l'attrait de la musique, des fleurs, le charme de la liberté en pleine nature, et le goût d'une volupté simple. Mais il est incapable d'aimer la jeune femme, tandis qu'elle, comme elle l'avait annoncé, meurt d'amour une fois le marin reparti.

C'est donc bien cette soi-disant sauvageonne à l'esprit primitif qui donne, grâce à ses chants et ses lettres d'amour, en tahitien, sa véritable portée au roman.

Substance apparente du roman, disions-nous à propos de l'intrigue amoureuse... Car il est un autre amour, plus fort chez Loti, pour lequel l'usage du tahitien acquière encore davantage d'importance. Il s'agit de l'amour fraternel, celui que le jeune Julien Viaud voue à son aîné, Gustave. Il lui doit tout : à commencer par ce premier ouvrage intitulé *Voyage en Polynésie*, reçu en cadeau alors qu'il avait sept ans. Ce livre illustré marque l'enfant à vie puisqu'il est nommé et décrit dans *Le Roman d'un Enfant* en 1890 et dans le journal de l'écrivain, à la fin de sa vie. Mais surtout le grand frère n'a de cesse, ou presque, d'envoyer des lettres relatant en temps réel les trois années de vie passées à Tahiti, entre 1859 et 1862.

Le roman *Le Mariage de Loti* est en réalité le tombeau du frère Gustave. Il aurait pu d'ailleurs tout aussi bien s'intituler *Le Mariage de Rouéri*, surnom du frère Gustave à Tahiti, donné par la Reine Pomaré²², tant l'expérience de Loti semble être un fac-similé de celle du grand frère. C'est bien Gustave, le premier, qui se rend à Tahiti, quatorze ans avant Julien. C'est bien Gustave qui peut se targuer d'une réelle connaissance de la Polynésie et de ses habitants, pour les avoir côtoyés trois années durant, et non deux mois comme Julien. C'est Gustave encore qui est le tout premier photographe de Tahiti, le premier donc à laisser une trace graphique de son séjour sur l'île. Mais surtout il y aurait vécu une relation durable et sincère avec une Vahiné qui s'appelait Tarahu²³. Tarahu pour le grand frère Gustave, Rarahu pour le petit frère Julien. Il s'en faut d'une lettre, encore une fois.

Mais le plus important est que de cette véritable histoire d'amour serait né un enfant qu'il s'agira de retrouver. C'est définitivement la seule véritable quête du protagoniste comme de l'auteur. Cette quête de l'enfant illégitime, puis la découverte, dans le roman, au travers de documents officiels donnés en tahitien, qu'il n'a jamais existé, sauve en quelque sorte l'idole du discrédit posthume, mais plonge Loti dans le désespoir.

Un grand effondrement venait de se faire, un grand vide dans mon cœur, - et je ne voulais pas voir, je ne voulais pas croire. - Cette chose étrange, je m'étais attaché à l'idée de cette famille tahitienne, -et ce vide qui se faisait là me causait une douleur mystérieuse et profonde ; c'était quelque chose comme si mon frère perdu eût été plongé plus avant et pour jamais dans le néant ; tout ce qui était lui s'enfonçait dans la nuit, c'était comme s'il fût mort une seconde fois - Et il

²² Le vrai surnom de Gustave n'était pas « Rouéri » mais « Rutave ».

²³ Dans le roman, ce prénom est transformé en « Taimaha ».

semblait que ces îles fussent devenues subitement désertes, -que tout le charme de l'Océanie fût mort du même coup, et que rien ne m'attachât plus à ce pays.²⁴

Ce passage capital marque un tournant que les chapitres précédents avaient laissé pressentir. L'idylle amoureuse n'est que secondaire. La volonté affichée en début de roman d'apprendre la langue, je cite « pour arriver à parler le langage de Rarahu, et à comprendre ses pensées, même les plus drôles ou les plus profondes », n'était qu'un leurre. Il s'agissait surtout d'apprendre les rudiments nécessaires pour mener à bien son enquête, et se préparer à rencontrer et à communiquer avec l'enfant du frère, qu'il espérait ramener et élever en Europe.

Puisque la transmission par le sang est invalidée, le seul héritage se fera par le surnom polynésien donné aux deux frères, qui les lie à tout jamais. D'ailleurs la Reine Pomaré, lors de la toute première rencontre avec le cadet, n'utilise pas son nouveau nom polynésien « Loti » mais lui tend la main en s'écriant « Le Frère de Rouéri ! » Cette désignation sera celle de tous les passages concernant la quête de l'enfant, rendant caduque l'identité anglaise du personnage et l'identité tahitienne propre que lui procure son surnom de « Loti ».

Gustave est le grand frère tahitien, le membre fantôme qu'il s'agit de suivre, de poursuivre, jusque dans cette contrée exotique où son identité s'est envolée, bien avant que le petit frère n'en fasse également l'expérience. La langue polynésienne, si elle n'est pas la langue « maternelle » au sens propre, est la langue fraternelle, territoire de l'intime aux exhalaisons mystérieuses et mortifères.

Rarahu ne s'était pas trompée en donnant à Loti un autre surnom polynésien, ô combien plus adapté à la personnalité du complexe Julien Viaud : « Mata-Reva », regard mystérieux.

Dicton polynésien comme épigraphe. Dictus. Chose promise. Oui, le dicton tahitien a tenu ses promesses. Et puisque nous sommes à l'autre bout du roman, à défaut d'être comme le personnage « sur l'autre face de la boule du monde »²⁵, donnons enfin sa traduction.

²⁴ LOTI, Pierre, *Le Mariage de Loti*, *op.cit.*, p.192.

²⁵ LOTI, Pierre, *Le Mariage de Loti*, *op.cit.*, p.75

E hari te fau
 E toro te faaro
 E no te taata

Le palmier croîtra,
 le Corail s'étendra,
 Mais l'homme périra.

Si la langue tahitienne ouvre le roman, c'est pour porter une interrogation sur le devenir de l'homme et du monde, les deux semblant indissociables. Les accents pascaliens du dicton donnent au roman une portée quasi philosophique. Le tour de force est ainsi au moment même où se crée l'illusion de l'ailleurs, de l'exotisme, d'annihiler cette même notion pour signifier que la langue de l'Autre est porteuse de la même interrogation fondamentale propre à l'espèce humaine.

BIBLIOGRAPHIE

DERRIDA Jacques, *Le Monolinguisme de l'autre*, Editions Galilée, collection « Incises » 1996, 135 p.

LOTI Pierre, *Le Mariage de Loti*, Garnier Flammarion, Paris, 1991, 229 p.

QUELLA-VILLEGGER Alain et VERCIER Bruno Vercier, *Pierre Loti dessinateur, une œuvre au long cours*, Bleu autour, collection « D'un regard à l'autre », 2010, 290 p.